

Études d'histoire religieuse



Denise Robillard, Maurice Baudoux, 1902-1988. *Une grande figure de l'Église et de la société dans l'Ouest canadien*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 502p.

Claude Couture

Volume 77, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008410ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008410ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, C. (2011). Compte rendu de [Denise Robillard, *Maurice Baudoux, 1902-1988. Une grande figure de l'Église et de la société dans l'Ouest canadien*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 502p.] *Études d'histoire religieuse*, 77, 136–140. <https://doi.org/10.7202/1008410ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

du Ciel» (p. 86). Le curé Desranleau met «l'emphase plus sur les droits des travailleurs que sur la nécessité de la collaboration patronale-ouvrière» (p. 97). Malgré sa partialité, il est un acteur majeur dans la résolution du conflit. Les ouvriers obtiennent d'importantes augmentations salariales. Toutefois, les patrons refusent la reconnaissance syndicale, la négociation ultérieure d'une convention collective ainsi que l'atelier fermé, c'est-à-dire l'appartenance syndicale comme préalable à l'emploi. Aussi, la semaine de travail demeure à 55 heures.

À propos du curé Desranleau, il y a lieu de questionner l'emploi constant par Rouillard du titre de «Monseigneur» pour le désigner. Le curé Desranleau n'est nommé évêque coadjuteur de Sherbrooke qu'à la toute fin du conflit de travail, en décembre 1937. Il est ordonné évêque au mois de février suivant, ce qui est un signe on ne peut plus clair que Rome a approuvé son action sociale. Par ailleurs, si Rouillard présente assez bien les relations conflictuelles entre le pouvoir religieux et le pouvoir économique, il ne se contente de parler du pouvoir politique que pour mentionner les rares interventions du gouvernement Duplessis (l'intervention de la police provinciale en août). Or, il aurait été intéressant de mieux connaître les positions des représentants politiques municipaux au cours de cette année de troubles.

En dépit de ces quelques bémols, l'ouvrage de Rouillard permet indéniablement de mieux comprendre les enjeux des grèves de Sorel de 1937. Il fait la lumière sur un conflit beaucoup moins connu que les grèves d'Asbestos (1949) et de Louiseville (1952-1953), mais tout aussi crucial dans l'émergence du mouvement ouvrier québécois. Dans sa conclusion, Rouillard accorde sans doute une importance démesurée au curé Desranleau quand il réfère à son départ de Sorel comme la cause de l'effondrement du syndicalisme catholique sorelois. Toujours est-il que Rouillard démontre bien le caractère d'un curé qui fut un acteur central dans le déroulement tout autant que dans le règlement de ce conflit de travail.

Daniel Landry
Historien
Collège Laflèche

Denise Robillard, *Maurice Baudoux, 1902-1988. Une grande figure de l'Église et de la société dans l'Ouest canadien*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 502 p.

Détentrice d'un doctorat de l'université d'Ottawa en sciences religieuses, Denise Robillard a déjà publié deux biographies consacrées à des personnages religieux francophones importants, dont Émilie Tavernier-Gamelin et

Paul-Émile Léger, de même qu'un ouvrage sur *Les merveilles de l'Oratoire* (1904-2004) et un autre sur *L'Ordre de Jacques Cartier* (1926-1965).

Elle présente pour cette troisième biographie un ouvrage fort bien documenté sur Maurice Baudoux (1902-1988), archevêque de Saint-Boniface de 1955 à 1974. À travers un récit long de 502 pages, l'auteure retrace avec une sympathie évidente la vie de ce leader important. Le travail en archives est impressionnant : entre autres, on remarque dans la bibliographie la consultation des archives du Centre du patrimoine de Saint-Boniface, les Archives Deschâtelets, les Archives provinciales des Oblats en Alberta et des missionnaires oblats de Saint-Boniface, les Archives des Sœurs grises de Montréal à Saint-Boniface, les archives des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, également à Saint-Boniface, les Archives du Canada et le Fonds de l'Ordre de Jacques-Cartier, les archives de la Saskatchewan et en particulier le Fonds d'archives de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, etc. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont une première partie sur l'enfance et l'émigration de la Belgique, les premières années au Canada en seconde partie, les premières années comme prêtre dans l'Ouest canadien et la résistance des francophones pour le maintien de leurs droits linguistiques enfin Maurice Baudoux, archevêque.

Maurice Baudoux est né à La Louvière, en Belgique, le 10 juillet 1902. Son père possédait une brasserie qui fut détruite par un incendie quelques années après sa naissance. Toute sa vie il semble que son père éprouva des problèmes financiers. Ce fut à la suite d'une visite au kiosque canadien de colonisation lors d'une foire internationale tenue à Bruxelles que la décision d'émigrer vers l'Ouest canadien fut prise. Pourquoi l'Ouest canadien ? Denise Robillard écrit : « Le Canada a présenté dans son pavillon les paysages les plus spectaculaires de l'Ouest canadien et fait une importante propagande en faveur de l'immigration. L'opinion publique veut qu'on y fasse de l'argent en peu de temps. L'avenir des enfants y sera mieux assuré, à cette époque où la situation économique de la Belgique n'inspire pas confiance et où circulent des rumeurs de guerre » (p. 6).

La famille, c'est-à-dire Norbert et Marie, et les quatre enfants (Edgar, Mariette, Maurice et Nelly) s'établit donc en 1911 dans la région de Hague, près de Rosthern et à environ 60 milles au nord de Saskatoon et au sud de Prince Albert. Une région aussi caractérisée par plusieurs noms francophones : Butte Saint-Pierre, Saint-Hyppolite, Delmas, Saint-Denis, Prud'homme (où Maurice sera curé pendant de nombreuses années), Domremy, Clémenceau, Veillardville, etc. Les difficultés furent nombreuses. Les parents, notamment, s'accommodaient mal de l'enseignement à l'école locale où il y avait peu d'enseignement en français et encore moins de religion catholique. Ils décidèrent donc d'envoyer le jeune Maurice comme pensionnaire au couvent de Howell, un village renommé plus tard Prud'homme. Au départ,

le problème pour les parents fut de faire accepter l'âge de leur grand garçon (une fois adulte, Maurice mesurera en effet deux mètres) par les religieuses. Maurice n'avait que dix ans, mais il en faisait facilement quatorze ou quinze de par sa taille et les religieuses ne prenaient comme élèves que des enfants et non des adolescents. Mais les continuelles espiègleries de ce grand gamin dégingandé eurent vite fait de convaincre les religieuses du fait qu'un simple gamin se cachait dans ce corps de géant.

Quelques années plus tard, en 1916, le curé du village, l'abbé Constant Bourdel, accueillit le jeune homme au presbytère, lorsque celui-ci fut trop âgé pour demeurer au couvent. Entre autres, il lui enseigna le latin, pour le préparer aux études classiques, et découvrit rapidement que son protégé était à la fois studieux et soigneux de bien faire. L'abbé Bourdel fut aussi rapidement convaincu que Maurice ferait un excellent prêtre. De fait, en 1919, ce fut le départ pour le Petit Séminaire et le Collège de Saint-Boniface, afin d'entreprendre le cours classique, terminé au Séminaire d'Edmonton. Après des études de théologie à Edmonton et à Québec, Maurice Baudoux fut ordonné prêtre à Prud'homme – le Howell de sa jeunesse – par l'évêque de Prince-Albert, monseigneur Joseph-Henri Prud'homme, le 17 juillet 1929.

Après son ordination, le nouveau prêtre fut nommé vicaire à Prud'homme. Lorsque l'abbé Bourdel décida de prendre sa retraite en 1931, Maurice Baudoux lui succéda à la tête de la paroisse. Participant pleinement à la vie communautaire, voire y jouant un rôle important, le nouveau curé fut donc, parmi de nombreuses fonctions : membre de la Cour matrimoniale, directeur diocésain de l'enseignement catéchistique, consultant du diocèse. Il joua aussi un rôle important dans le nouveau diocèse de Saskatoon et, à partir de 1944, il fut administrateur général du diocèse. Il eut aussi le titre de Prélat domestique.

L'auteure a su esquisser avec beaucoup d'à propos la toile de fond nationale et internationale dans la vie de Maurice Baudoux. Ainsi, les conséquences de la crise économique des années 1930 provoquée par le krach de 1929 furent aggravées par une longue sécheresse dans les Prairies. En plus du triste cortège de la pauvreté générale, du chômage chronique, de l'endettement excessif des agriculteurs, de l'exode rural, de la perte de dignité et d'espoir, de l'éclatement des familles, calamités qui frappèrent tous les groupes ethniques, dans le cas des francophones de la Saskatchewan, il y eut un départ d'une proportion importante de l'élite franco-catholique. Ces vides compromettaient gravement les chances d'avenir de la minorité et ceux et celles parmi l'élite qui restèrent se virent dans l'obligation d'assumer plus de responsabilités. Ce fut donc dans un tel contexte que le curé Maurice Baudoux montra un leadership exemplaire.

S'il s'occupa d'abord et avant tout des besoins spirituels de sa communauté, il ne négligea pas cependant le côté matériel dans un tel

contexte de misère et de crise. Ainsi, il fut invité à se joindre à une grande marche sur Ottawa, organisée par les Wheat Pools en 1942. Plus de 450 délégués se rendirent à Ottawa pour faire part au Cabinet fédéral des doléances des producteurs de blé de l'Ouest. L'abbé Baudoux prononça lui-même une allocution devant le premier ministre King et ses principaux ministres réunis au Château Laurier. Son discours eut un impact important et il contribua à mieux faire connaître les positions des fermiers de l'Ouest.

Mais ce fut surtout dans les organisations canadiennes-françaises ou franco-canadiennes que l'abbé Baudoux mit à contribution ses immenses talents. Il fut vice-président de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan de 1931 à 1935, président en 1935 et 1936, puis secrétaire-trésorier général jusqu'en 1943, en plus de présider le Comité de l'enseignement du français depuis sa fondation en 1931. Ce militantisme l'amena à jouer un rôle très important dans la cause de la radio française dans l'Ouest. Il fut d'ailleurs surnommé « le père de la radio française dans l'Ouest ». Impliqué dès 1935 pour la sauvegarde de la Commission canadienne de la radio, il écrit : « Que faire ? Écrire encore. Que de chaque paroisse partent autant de lettres que possible à l'adresse du Premier ministre, des ministres canadiens-français d'Ottawa, des députés du comté de chaque paroisse... » (p. 216). Il faut comprendre que les militants du *Ku Klux Klan* en Saskatchewan faisaient de leur côté une campagne active contre la radio française dans l'Ouest. Il semble que le point tournant dans toute l'histoire de la Radio-Ouest Française ait été une rencontre qui a eu lieu à Prud'homme en 1941, à la mi-août. Deux délégués du Manitoba, deux de l'Alberta et deux délégués de la Saskatchewan, Antonio de Margerie et Maurice Baudoux, se réunirent pendant deux jours, au presbytère de Prud'homme. Comme le service offert par Radio-Canada en français, à la station de CBK-Watrous, était presque nul, le groupe de délégués imagina une situation où les francophones pourraient ouvrir leurs propres stations privées de radio. Après consultation sur les aspects techniques de ce projet, il fut décidé qu'il fallait en fait deux stations en Saskatchewan, la première à Gravelbourg et la seconde plus au nord, dans les environs de Saskatoon et non à Prince Albert selon un premier plan qui fut abandonné. En janvier 1944, l'abbé Baudoux fut ainsi nommé porte-parole d'un organisme interprovincial appelé la Radio-Ouest Française. Cet organisme fut chargé d'entreprendre les démarches nécessaires pour la construction et l'exploitation des quatre stations de l'Ouest.

Pendant de nombreuses années, l'abbé Baudoux s'acquitta de cette tâche avec un zèle exemplaire : interventions auprès de tous les niveaux de gouvernement, nombreux voyages dans l'Est pour intervenir auprès du bureau des gouverneurs de Radio-Canada, correspondance fournie avec tous les intervenants dans tous les coins du pays, étude et rédaction de mémoires,

mise sur pied de campagnes de souscription pour le financement des postes, etc. En 1948, alors que la victoire dans la lutte pour l'obtention des permis de radio paraissait de plus en plus certaine, Maurice Baudoux fut nommé évêque du nouveau diocèse de Saint-Paul, en Alberta. Il adopta alors une devise qui allait très bien à son sens du dévouement : Je me dépenserai tout entier. Le nouvel évêque continua de contribuer à l'œuvre de la radio française dans la mesure où ses nouvelles charges le lui permettaient. D'ailleurs, entre 1948 et 1952, des stations françaises de radio furent en mesure de diffuser au Manitoba et en Alberta.

Le 12 mars 1952, il devint archevêque-coadjuteur de l'archidiocèse de Saint-Boniface. La même année, le vieux rêve de la radio française en Saskatchewan se réalisa enfin. En effet, Radio-Canada accorda des permis pour deux stations en Saskatchewan. Ainsi, C.F.R.G., Radio-Gravelbourg, entra en ondes le 1^{er} juin 1952 et C.F.N.S., Radio-Prairie Nord, le 6 novembre de la même année. Monseigneur Baudoux eut l'honneur et la joie d'être présent aux cérémonies officielles d'ouverture des deux stations et de bénir les locaux. En septembre 1955, il succéda à monseigneur Arthur Béliveau à la tête de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Commença alors une brillante carrière à la tête de l'Église, où il fut notamment président de la Conférence canadienne des évêques en 1962-1963. Il fut un supporteur enthousiaste des réformes de Jean XXIII. Par exemple, « le désir de célébrer la liturgie en français lui avait été inspiré dès le début de la vie sacerdotale (...) Il a toujours favorisé la participation active des fidèles à la célébration eucharistique. » (p. 361) Finalement, il prit sa retraite en 1974. De 1974 à 1988, année de son décès, monseigneur Baudoux a reçu de nombreux honneurs, prix et récompenses, témoignages d'une vie marquée par un sens du devoir très élevé. Il resta proche de sa famille, notamment de sa sœur Mariette, et cet amour a semblé lui permettre de traverser la vie avec une grande sérénité.

Claude Couture
Campus Saint-Jean
Université de l'Alberta

Monseigneur Charles Valois, *Le courage de changer*, Montréal, Novalis, 2009, 228 p.

Monseigneur Charles Valois nous propose ici un essai autobiographique. Il se penche sur son parcours au sein de l'Église catholique québécoise et, plus particulièrement, dans le diocèse de Saint-Jérôme dont il fut évêque de 1977 à 1997. Cette autobiographie se situe dans les perspectives récentes en histoire et en sociologie qui retracent le parcours et l'influence dans la société québécoise de personnages publics issus de l'Église catholique du Québec. Les